

Introduction

Freud n'était pas un philosophe. Il avait fait des études de médecine à Vienne, avant de se spécialiser en neuropathologie et s'installer comme « médecin des nerfs » (nous dirions aujourd'hui neurologue). On sait qu'il s'était vivement intéressé, jeune homme, aux questions philosophiques et qu'il s'était inscrit durant ses études aux cours de philosophie du « génial » Franz Brentano (1838-1917). On sait aussi qu'il eut à l'époque des velléités de passer un double doctorat en philosophie et en zoologie. Mais cet intérêt précoce pour la philosophie a vite fait place chez lui à une attitude qu'on peut bien dire résolument antiphilosophique. Entré en 1876 comme assistant de recherche (*Famulus*) à l'Institut de physiologie d'Ernst von Brücke (1819-1892), Freud a adopté sous l'influence de ce dernier un positivisme militant qui est resté jusqu'à la fin sa « philosophie spontanée ».

Freud n'était pas un philosophe car il voulait faire œuvre de science, tout comme son maître Brücke et les autres membres de la prestigieuse École viennoise de médecine – Carl von Rokitansky (1804-1878), Theodor Meynert (1833-1892), Sigmund Exner (1846-1926). Or la science, pour tous ces gens, se définit entre autres par son rejet du mode de pensée philosophique. La science s'en tient aux faits, à l'expérience, aux données observables qu'elle relie et organise patiemment à l'aide de lois. La philosophie, à l'inverse, procède *a priori*. Elle met les idées avant les faits et ce faisant elle dépasse l'expérience,

se promène dans les nuées. Elle va au-delà, *meta* : la philosophie, aux yeux des positivistes, est par nature une métaphysique. Dans une lettre adressée en 1927 au philosophe et psychologue Werner Achelis (1897-1982), Freud précisera ainsi « [s]a position vis-à-vis de la philosophie (de la métaphysique) » : « Je crois qu'un jour la métaphysique sera condamnée comme "*a nuisance*", un abus de la pensée, un "*survival*" [une survivance] de la période de la conception du monde (*Weltanschauung*) religieuse¹ ».

Freud a certes quitté le laboratoire de physiologie de ses débuts et il a de même délaissé ses premières recherches neurologiques (sur les paralysies infantiles, sur l'aphasie) pour se tourner vers la psychologie, traditionnellement une branche de la philosophie à côté de la cosmologie et de la théologie. La psychanalyse, qui est le produit de ce changement d'orientation, n'en était pas moins une science à ses yeux. Dans les *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, il la définit sans ambages comme « une science spécialisée, un rameau de la psychologie² ». C'est que la science n'est pas affaire pour lui d'objet ou de contenu, mais de méthode : « L'esprit et l'âme peuvent devenir, aussi bien que toute chose étrangère à l'homme, objet d'investigation scientifique. La psychanalyse est particulièrement qualifiée pour être le porte-parole de la conception scientifique de l'univers [...]. N'est-ce pas la psychanalyse qui a transporté au domaine psychique les recherches scientifiques³ ? »

Ainsi défini, le projet freudien est celui d'une psychologie scientifique, dé-philosophisée, dé-spiritualisée. C'était aussi, on le notera, celui de tous les psychologues

1. Les notes en bas de page renvoient à la bibliographie en fin de volume. Les traductions ont été modifiées lorsque cela s'imposait.

Freud 1979, 408.

2. Freud 1933a, 209.

3. *Ibid.*, 209-210.

de la seconde moitié du XIX^e siècle, de Wundt à Brentano, d'Ebbinghaus à William James. Il s'agit, pour eux comme pour Freud, de parachever la révolution scientifique en étendant la méthode des sciences de la nature (des *Naturwissenschaften*) aux choses de l'esprit, domaine traditionnel de la philosophie et de la morale. Franz Brentano (celui-là même dont le jeune Freud avait assidûment suivi les cours de philosophie) déclarait en ouverture de son influente *Psychologie d'un point de vue empirique* : « Nous devons nous efforcer d'accomplir ici ce que les mathématiques, la physique, la chimie et la physiologie ont déjà accompli¹ ». Et Théodore Flournoy (1854-1920), un autre pionnier de la « nouvelle psychologie », se félicitait de ce que le gouvernement de Genève ait créé pour lui une chaire « dans la faculté des sciences, plutôt que dans celle des lettres où se font tous les cours de philosophie ; [il] a implicitement reconnu (peut-être sans y songer) l'existence de la psychologie en tant que science particulière, indépendante de tout système philosophique, au même titre que la physique, la botanique ou l'astronomie² ».

La psychanalyse, de même, est censée prendre la relève de la philosophie en la dépassant, en la remplaçant par une véritable science de l'homme. C'est cela que veut dire la phrase souvent citée de Freud : « Jeune homme, je n'ai aspiré qu'à la connaissance philosophique et je suis à présent sur le point de réaliser ce vœu en passant de la médecine à la psychologie³ ». La psychologie scientifique (la psychanalyse) n'est pas la *continuation* de la philosophie, elle en est la *vérité*. Elle en démasque l'illusion métaphysique ou théologique. Feuerbach, dont Freud avait lu *L'Essence du christianisme* chez Brentano, affirmait que la théologie devait être traduite en anthropologie. Freud,

1. Brentano 1874, 2.

2. Flournoy 1896, 1.

3. Freud 2006, 233.

dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, exige pareillement que la métaphysique soit traduite en métapsychologie, en « psychologie de l'inconscient¹ ».

Freud a un nom pour l'erreur philosophique : « spéculation » (*Spekulation*). Cela s'entend en un sens lointainement kantien : « Une connaissance théorétique est *spéculative* », dit Kant, « quand elle porte sur un objet ou sur des concepts d'un objet tels qu'on ne peut y arriver dans aucune expérience² ». La spéculation est une pensée pure qui dépasse l'expérience possible et divague au-delà, *meta*. Libérée des contraintes de l'expérience, il lui est loisible dès lors de simplifier le réel et de le déduire de quelques concepts fondamentaux (*Grundbegriffe*) ou principes *a priori*. Pratiquement chaque fois qu'il évoque la philosophie, Freud lui reproche sa systématisme et sa cohérence abstraite : « La philosophie ne s'oppose pas à la science, [...] mais elle s'en éloigne en prétendant offrir un tableau cohérent et sans lacune de l'univers³ ». La philosophie est une *Weltanschauung*, une conception du monde, c'est-à-dire « une construction (*Konstruktion*) intellectuelle, capable de résoudre d'après un unique principe tous les problèmes que pose notre existence⁴ ». Or Freud déteste les *Weltanschauungen* : « Je suis hostile à la fabrication de *Weltanschauungen* : qu'on les laisse aux philosophes⁵ ».

À la spéculation totalisante de la philosophie, Freud oppose le travail fragmentaire et provisionnel de cette « science empirique » qu'est la psychanalyse : « La psychanalyse n'est pas, comme les philosophies, un système qui, partant de quelques concepts fondamentaux définis de façon précise, essaye de concevoir la totalité du monde et, une fois cela fait, n'a plus de place pour de nouvelles

1. Freud 1901, 276-277.

2. Kant 1781, 448.

3. Freud 1933a, 212.

4. *Ibid.*, 209.

5. Freud 1926b, 12.

découvertes et de meilleures examinations¹ ». La psychanalyse tâtonne, elle se laisse guider par l'expérience, toujours prête à abandonner ses hypothèses de travail si cela s'avère nécessaire. C'est en cela qu'elle est scientifique, car la science se définit essentiellement pour Freud par l'acceptation du caractère provisoire de ses concepts. (Inversement, dans les *Nouvelles Conférences*, il compare le travail scientifique au déroulement d'une psychanalyse, avec ses faux départs et sa constante « démolition » d'hypothèses².) La psychanalyse s'enorgueillit d'être modeste, à l'inverse de la superbe des philosophes.

Un passage de l'essai « Pour introduire le narcissisme » résume bien cette épistémologie négative : « [V]oilà précisément, à mon avis, la différence entre une théorie spéculative et une théorie bâtie sur l'interprétation de l'empirie. La dernière n'enviera pas à la spéculation le privilège d'un fondement tiré au cordeau, logiquement irréprochable, mais se contentera volontiers de conceptions fondamentales nébuleuses, évanescentes, à peine représentables, qu'elle espère pouvoir saisir plus clairement au cours de son développement, et qu'elle est prête aussi à échanger éventuellement contre d'autres. C'est que ces idées ne sont pas le fondement de la science, sur lequel tout repose : ce fondement, au contraire, c'est l'observation seule. Ces idées ne constituent pas les fondations mais le faite de tout l'édifice, et elles peuvent sans dommage être remplacées et enlevées³ ».

« Le fondement de la science, c'est l'observation (*Beobachtung*) ». Freud fait ici écho au positivisme du physicien et philosophe des sciences Ernst Mach (1838-1916), qui semble bien être sa référence principale en matière de théorie de la connaissance. « La façon de

1. Freud 1923a, 72.

2. Freud 1933a, 230.

3. Freud 1914c, 84-85.

penser et de travailler du savant, écrivait Mach, est en effet très différente de celle du philosophe. N'ayant pas la bonne fortune de posséder d'inébranlables axiomes, le savant s'est habitué à considérer comme provisoires ses idées et ses principes les plus sûrs et les mieux fondés, et il est toujours prêt à les modifier à la suite de nouvelles expériences¹ ». Les concepts du positiviste sont jetables, car seule compte l'expérience, l'observation. Ce sont, dit Mach, des « fictions provisoires » dont on se sert par commodité jusqu'au moment où l'on en aura trouvé de meilleures, plus « économiques ». Freud renchérit : les « concepts fondamentaux de la science » psychanalytique² ne sont jamais que des « fictions³ », des « superstructures spéculatives⁴ », des « notions de secours et des constructions scientifiques⁵ », des « constructions auxiliaires⁶ », des « constructions intellectuelles d'appoint⁷ », des « conventions⁸ » qu'on remplace dès qu'elles entrent en conflit avec l'observation.

On aura noté les termes « concepts fondamentaux », « spéculation », « construction » : ce sont les mêmes dont Freud se sert pour parler de la philosophie. La psychanalyse serait donc *aussi* une spéculation ? De fait, Freud reconnaît souvent le caractère spéculatif de ses théories. On ne peut pas se passer, dit-il, d'hypothèses et de constructions heuristiques : « Dans la description [des phénomènes], déjà, on ne peut éviter d'appliquer au matériel certaines idées abstraites que l'on puise ici ou là et certainement pas

1. Mach 1905, 26-27.

2. Freud 1915a, 11.

3. Freud 1926a, 17.

4. Freud 1925a, 80.

5. Freud 1917a, 144.

6. Freud 1915a, 21.

7. Freud 1938b, 21.

8. Freud 1915a, 12.

dans la seule expérience actuelle¹ ». Ou encore : « Sans une spéculation et une théorisation – pour un peu j’allais dire une rêverie (*Phantasieren*) – métapsychologique, impossible d’avancer un pas² ». Mais si Freud se permet ainsi de jouer librement avec les idées, pour voir, c’est parce qu’en bon positiviste il pose en principe qu’elles seront de toute façon corrigées par l’expérience. C’est ce qu’on pourrait appeler le principe de sélection conceptuelle : les faits sont durs, têtus, résistants, et seules survivent les théories qui s’y adaptent. (Ce qui suppose que les « faits », en psychanalyse, ne soient pas influencés par les théories...)

Il y a donc pour Freud deux spéculations, la mauvaise et la bonne : la philosophique (la métaphysique), qui dépasse l’expérience et plie le réel à ses desiderata ; et la psychanalytique (la métapsychologique), qui spécule sous le contrôle de l’expérience et de l’observation, en constante interaction avec elles.

Pourtant, il arrive aussi que Freud reproche aux philosophes de *trop* s’en tenir à l’observable. La psychanalyse est une « psychologie de l’inconscient », c’est-à-dire une psychologie de ce qui ne se présente pas à la conscience. À strictement parler, on ne peut donc pas observer cet inconscient, on peut seulement le postuler. Or « le philosophe, pour qui n’existe de méthode d’observation que l’introspection, ne saurait suivre [le psychanalyste] dans ce domaine³ ». Il est incapable d’accepter qu’il y ait de la pensée qui ne soit pas consciente, qui ne fasse pas l’objet d’une expérience ou observation psychique.

C’est le second grand reproche adressé aux philosophes, inlassablement martelé tout au long de l’œuvre : « La plupart [des philosophes] ne veulent pas entendre

1. *Ibid.*, 11.

2. Freud 1937a, 240.

3. Freud 1925b, 129.

parler d'un "psychisme inconscient" » ; « Ils ont identifié le psychique avec le conscient et ont ensuite tiré de cette définition que l'inconscient n'était rien de psychique et ne pouvait être l'objet de la psychologie² » ; « Pour la plupart de ceux qui ont une culture philosophique, l'idée d'un fait psychique qui ne soit pas aussi conscient est si inconcevable qu'elle leur paraît absurde et réfutable par la simple logique³ » ; « La grande majorité des philosophes ne qualifie de *mental* que ce qui est phénomène conscient⁴ » ; « La plupart des philosophes [...] déclarent que postuler l'existence d'un psychisme inconscient est une absurdité⁵ ».

Pourquoi Freud écrit-il « *la plupart des philosophes* » ? Parce qu'il sait pertinemment qu'il ne peut pas écrire « *tous les philosophes* ». Non seulement l'idée d'une « *cérébration inconsciente* » était un lieu commun de la neurophysiologie de la seconde moitié du XIX^e, mais bien des philosophes l'avaient reprise à leur compte, à commencer par Theodor Lipps (1851-1914) et Friedrich Nietzsche (1844-1900). En réalité, derrière la foule philosophique évoquée par Freud se cache *un* philosophe bien précis, Franz Brentano. C'est dans la *Psychologie d'un point de vue empirique* de ce dernier que Freud a trouvé la critique radicale de la « conscience inconsciente » qu'il a par la suite attribuée aux philosophes en général. Or, l'ironie est que Brentano dirigeait cette critique contre une « *philosophie de l'inconscient* », celle d'Eduard von Hartmann (1842-1906), en lui opposant sa propre « *psychologie empirique* » conçue comme « science rigoureuse ». Celle-ci devait reposer, comme n'importe quelle autre science naturelle, sur la perception et l'expérience, à ceci près qu'il ne pouvait s'agir en l'occasion que d'une auto-perception en première personne (ce que Freud

-
1. Freud 1905b, 20.
 2. Freud 1913a, 200-201.
 3. Freud 1923b, 233.
 4. Freud 1925b, 128.
 5. Freud 1938b, 19.